

A portrait of Joe Biden, smiling, wearing a dark pinstriped suit, white shirt, and blue striped tie. He is standing in front of a large painting of a harbor scene with a sailboat. An American flag is visible on the left side of the frame.

JEAN-BERNARD CADIER

JOE BIDEN
UNE HISTOIRE
AMÉRICAINÉ

l'Archipel

DU MÊME AUTEUR

Néron à la Maison Blanche. Le vrai bilan, L'Archipel,
2019.

JEAN-BERNARD CADIER

JOE BIDEN

Une histoire américaine

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
34, rue des Bourdonnais
75 001 Paris

ISBN 978-2-8098-3952-4

Copyright © L'Archipel, 2020.

À Brigitte

Avant-propos

Sûrement une idée de Joe Biden, cet alignement de voitures devant un écran géant, par un beau soir d'été. Comme à la belle époque des drive-in, dans les années 1970. Peut-être est-il lui-même venu voir un film sur ce parking du Delaware, lorsqu'il était jeune sénateur. Mais ce jeudi soir, il est le candidat démocrate à la Maison Blanche et prononce le discours de clôture de la convention de Wilmington.

L'air est doux pour un 20 août. Devant le Chase Center, une petite centaine de supporters ont été conviés à participer à l'Histoire dans leur voiture – à bonne distance les uns des autres, crise sanitaire oblige. On a apporté des glaces et du pop-corn. On applaudit en klaxonnant. On agite des drapeaux. La convention virtuelle, forcément un peu ennuyeuse, prend soudain un tour festif. Un feu d'artifice surprise est suivi de l'apparition du candidat, de sa colistière Kamala Harris et de leurs conjoints. Pourvus de masques, mais en chair et en os.

Joe Biden promet: «Je vais réveiller ce qu'il y a de meilleur en nous. Nous allons triompher de cette saison de ténèbres.» Devant l'écran géant, ça klaxonne ferme. Pour Biden. Contre la noirceur de la pandémie et la sombre présidence de Donald Trump.

Les choses se présentent plutôt bien. Son avance sur le président sortant frise les dix points dans les sondages. Pas d'emballement, bien sûr: en août 2016, Hillary Clinton aussi avait une confortable avance. Nul n'a oublié la suite. Mais la convention s'est bien passée. Le Parti démocrate a su s'adapter aux contraintes imposées par la pandémie. En multipliant les liaisons par satellite ou sur Zoom, il a montré, comme dans un long clip vidéo, un pays riche de sa diversité et déterminé à battre Donald Trump.

Les Américains ont entendu Kamala Harris, demain peut-être la première vice-présidente de couleur, faire ce qu'elle fait de mieux: raconter son histoire personnelle. Celle d'une petite fille noire, née de parents immigrés, devenue procureure en Californie. Le soir de son discours, mercredi 19 août, elle a pourtant été éclipsée par Barack Obama. La voix tremblant de rage, l'ancien président a lâché ses coups contre Donald Trump et ses amis républicains: «Ne les laissez pas vous voler le pouvoir. Ne les laissez pas vous voler la démocratie.» Sans conteste, Barack Obama reste le meilleur orateur américain. Il n'est pas sur le «ticket», mais c'est tout comme: «J'avais choisi un vice-président et j'ai découvert un frère.»

Joe Biden est le seul politicien à s'être présenté trois fois à la Maison Blanche, une fois par décennie. On admire son expérience, mais on s'interroge sur ses capacités. D'autant qu'il a profité de la crise sanitaire pour s'exposer le moins possible. Il a demandé à la convention de venir à lui, dans sa ville de Wilmington d'où il n'est presque pas sorti depuis le début de l'épidémie. La même semaine, Donald Trump, infatigable, sillonnait le pays en tous sens: Minnesota, Wisconsin, Iowa, Arizona et Pennsylvanie. Un vrai tour des États-Unis.

Avant-propos

Leurs campagnes sont radicalement différentes. Leurs styles respectifs sont aux antipodes. Et pourtant, ces deux hommes dont le bras de fer captive la planète ont plus de points communs qu'on ne le croit.

Tous deux ont été élevés pour être des battants. Le père de Trump attendait de son fils qu'il soit un *killer*. Quant à Biden, lorsqu'un « grand » lui avait mis une raclée, sa mère le renvoyait de la maison pour aller corriger l'agresseur : « Sinon, tu n'oseras plus sortir dans la rue. » En octobre 2016, Joe Biden défiait le président en ces termes : « J'aimerais être encore au lycée pour lui casser la figure derrière le gymnase. » Réponse immédiate de Trump : « J'adorerais ça. »

L'un et l'autre ont été réformés dans des conditions douteuses en 1968 et n'ont donc pas combattu au Vietnam. Biden parce qu'il aurait été asthmatique à l'adolescence, alors qu'il a toujours été un footballeur remarquable ; Trump pour une excroissance osseuse au pied diagnostiquée par un podologue ami de son père.

Tous deux sont septuagénaires : soixante-dix-sept ans pour le démocrate, soixante-treize pour le républicain qui, du haut de son mètre quatre-vingt-dix, toise son adversaire de dix centimètres. Il est aussi plus lourd, 110 kilos, trente de plus que Biden. Lequel fait de la gym cinq jours par semaine, quand Trump se contente de jouer au golf.

Ni l'un ni l'autre ne boit la moindre goutte d'alcool : Biden pour ne pas ressembler à son défunt oncle alcoolique, Trump à son frère disparu. Tous deux s'y tiennent depuis des décennies.

Plus anecdotique : tous deux prennent grand soin de leurs cheveux. Trump se livre à une opération matinale complexe, à base de gel et de teinture blonde. Biden

a recours aux implants depuis la fin des années 1970. Sombres à l'époque, ils sont aujourd'hui blancs et plus discrets, mais il a toujours eu cette mèche étrange sur la nuque, comme certains canards.

Quand Joe Biden bafouille, ce qui lui arrive souvent, il s'interrompt, revient en arrière et semble lutter jusqu'à ce que le mot voulu finisse par sortir, faisant parfois souffrir son auditoire autant que lui-même. Trump, au contraire, ne corrige jamais ses fautes d'élocution. Les humoristes se régalaient de ses néologismes et de ses à-peu-près, comme lorsqu'il évoque la « libéra-la-tion » de l'Europe en 1944. Plus généralement, Trump ne revient jamais sur ses erreurs. Alors que Biden passe sa vie à demander pardon pour chacune de ses gaffes.

La liste de leurs différences est longue. L'écrivain Steven Levingston résume : « Biden est un homme de franc-parler, mais c'est Trump sans la bile, Trump sans la cruauté, Trump sans la haine, Trump sans l'ignorance crasse, sans la fureur raciste et misogyne avec laquelle il presse la présidence de toutes ses forces, comme un citron, pour en extraire les dernières gouttes d'humanité et de compassion¹. »

Difficile, en effet, d'imaginer deux individus moralement aussi différents. Face à Trump, Joe Biden clame qu'il veut régénérer « l'âme de l'Amérique », c'est-à-dire une certaine idée du pays qu'il a défendue toute sa vie. Une Amérique à la Norman Rockwell, solide sur ses bases.

Sa base à lui, c'est son enfance dans une famille modeste mais aimante de Scranton, Pennsylvanie. C'est

1. Steven Levingston, *Barack and Joe: The Making of an Extraordinary Partnership*, Hachette Books, 2019.

Avant-propos

une Amérique où l'on a confiance en l'avenir. Avec ses lunettes Ray-Ban et sa Corvette décapotable, il a passé sa vie à repérer et acheter des maisons toujours plus grosses, en s'endettant chaque fois davantage. Il n'a commencé à mettre de l'argent de côté qu'à soixante-dix ans passés.

Dans sa famille, on respectait autant Truman, le démocrate, qu'Eisenhower, le républicain. Lui a rêvé de devenir le nouveau JFK, habité par ce qu'il appelle «une vision romantique de la politique». À moins de trente ans, sans douter de rien, il s'est lancé à l'assaut du Sénat, persuadé qu'il suffisait d'un beau sourire et de quelques principes pour faire de la politique.

Comme tous ses compatriotes blancs, il a un rapport ambigu à la communauté noire. Paradoxalement, il connaît les Afro-Américains mieux que Barack Obama, dont le père était kényan. Mais il ne peut se défendre d'une attitude légèrement paternaliste qui affleure régulièrement.

Comme les hommes de sa génération, il est un peu macho et tarde à comprendre qu'à l'ère de #MeToo les signes d'affection tactiles ne sont plus acceptables.

Mais son trait de caractère le plus américain est sans aucun doute la résilience. Dans ce pays où la vie des gens est régulièrement anéantie par des tornades et des crises économiques plus violentes qu'ailleurs, le seul filet de sécurité est bien souvent la force de caractère. Plusieurs fois, Joe Biden a été mis à terre. Quand sa femme et sa fille sont mortes dans un accident de voiture. Quand le cancer a eu raison de son fils Beau. Quand lui-même a été victime d'une rupture d'anévrisme, au point qu'un prêtre lui a donné l'extrême-onction. Chaque fois, il s'est relevé. Persuadé que chacune de ces épreuves lui a permis

de mieux comprendre les peines et les difficultés de ses compatriotes.

« Uncle Joe », comme on l'appelle, fait partie de la famille américaine. Certains parlent à son propos d'un phénomène d'avuncularité, cette relation particulière, mêlée de respect et d'affection, que l'on peut entretenir avec un oncle ou une tante. Un peu comme ces Français qui surnommaient « Tonton » le président Mitterrand.

Incontestablement, il a de l'expérience. Il s'y réfère d'ailleurs sans cesse, citant Bruce Springsteen, son chanteur préféré : « Le passé n'est jamais le passé, il est toujours présent. » Mais où s'arrête l'expérience utile et où commence le grand âge ? Où finit « Uncle Joe » et où commence « Grandpa Joe » qui, les débats de la primaire l'ont montré, paraît sensiblement plus vieux que son âge ?

Même pour les démocrates, Joe Biden est parfois ce vieil oncle qui déraile à la table familiale. Ses proches affirment que son expression parfois laborieuse, son étrange propension à buter sur les mots sont une résurgence du bégaiement de son enfance. Et que dire de sa tendance, de longue date, à commettre des gaffes magistrales ? C'est le défaut de ses qualités : Joe Biden est direct et parle franc, parfois trop. Il le sait : « Je suis une machine à faire des gaffes, mais mon Dieu, quelle chose merveilleuse en comparaison d'un type qui est incapable de dire la vérité. »

Candidat imparfait et par défaut, Joe Biden porte néanmoins tous les espoirs de ceux qui souhaitent la défaite de Donald Trump. À cette fin, il pense tirer profit des tares dix fois plus lourdes de son adversaire. Au royaume des aveugles...

Quant à savoir où il veut emmener l'Amérique... Pour le comprendre, voyons d'abord d'où il vient.

1

Joey de Scranton

Joe Biden est né le 20 novembre 1942 dans une famille moyenne de l'Amérique moyenne, dans la ville moyenne de Scranton, Pennsylvanie. Ce n'est qu'à deux heures à l'ouest de New York, mais c'est déjà l'Amérique profonde. Scranton a d'ailleurs été choisie comme cadre pour la série à succès *The Office*, qui raconte la morne vie d'un bureau dans une ville sans relief.

La Pennsylvanie, c'est aussi l'État du film *Un jour sans fin* (*Groundhog Day*), dans lequel Bill Murray est condamné à revivre indéfiniment la même journée. On est là au cœur de l'Amérique blanche à l'ancienne, enracinée dans l'expression «*Mom, baseball and apple pie*» («M'man, baseball et tarte aux pommes»).

Le jour de sa naissance, la une du *Scranton Times*, le journal local, annonce fièrement que «les forces américaines obligent les nazis à reculer» et que «sept navires japonais supplémentaires ont été coulés dans le Pacifique Sud». Le lendemain, le journal informera en deux lignes qu'«un fils est né chez Mr et Mrs Joseph R. Biden».

Il s'appelle Joseph Robinette Biden Jr. «Junior» pour le distinguer de son père, qui porte le même prénom. «Robinette» car c'est le nom de sa grand-mère paternelle. La légende dit que Mary Elizabeth Robinette était d'ascendance française (le nom en atteste), avec des racines dans le Maryland et la Virginie-Occidentale. Des origines hélas perdues avec le temps. Le site généalogique WikiTree permet de remonter jusqu'à un Samuel Robinnett, né en 1669 en Angleterre. Il ne reste qu'à rêver d'ancêtres normands ayant traversé la Manche...

Le grand-père paternel Biden, lui, est arrivé de Liverpool en 1825. La famille affirme qu'il était d'origine allemande, mais l'intéressé aimait à dire: «Nous sommes hollandais.» Du côté de la mère de Joe Biden, en revanche, les Finnegan sont sans conteste des Irlandais. Et c'est cette origine que revendiquera pour la vie le futur vice-président. Ses gardes du corps lui donneront le nom de code «Celtic». Pour lui, irlandais est plus qu'une origine, c'est une identité et, surtout, une religion: Joe Biden est catholique.

Autrement dit, minoritaire dans un pays protestant. Enfant, il ne s'en rend pas compte. La ville minière de Scranton, peuplée d'Irlandais, d'Italiens et de Polonais, compte autant d'églises catholiques que de terrils. Comme pour beaucoup d'Américains, la religion tient un rôle central dans la vie de Joe Biden: «La conception que j'ai de moi-même, de la famille, de la communauté et du vaste monde découle directement de ma religion.» Il raconte à l'envi cette enfance où, «quand on croisait une bonne sœur, on soulevait sa casquette: “Bonjour, ma sœur”». Personne ne croisait un prêtre sans un «*G'd afternoon Father*». Il se considère comme un «catholique

culturel», peu porté sur la théologie. Avec une tendresse particulière pour les bonnes sœurs de son enfance. Celles à qui «on offrait des savons pour Noël» à l'école catholique («que peut-on offrir à une bonne sœur?») et qui, de ce fait, «sentaient la lavande tout le reste de l'année». Il assure : «Les bonnes sœurs sont une des raisons pour lesquelles je suis encore un catholique pratiquant¹.»

Il reçoit une éducation très morale, beaucoup de principes et peu de mots. «Si mes parents me disaient : “Oh, nous sommes déçus”, c'était comme un coup de poignard. Tous les soirs, j'embrassais mon grand-père avant d'aller me coucher. Il me rappelait : “Trois *Je vous salue Marie*, Joey, pour la pureté.”» Il lui a fallu longtemps pour comprendre que le grand-père parlait de chasteté.

Enfance idyllique, décor à la Edward Hopper. «Le samedi, on descendait à Green Ridge Corner acheter des amorces chez Handy Dandy pour mon pistolet à amorces ou des bonbons à un *cent* chez Simmey. Puis on allait au ciné au Roosie Theatre, pour une séance double à 12 cents, généralement deux westerns ou deux Tarzan. Et quand on n'avait plus d'argent, on traînait devant la devanture d'Evelyn et E-Paul, pour profiter de l'odeur de la confiserie maison.» Quand il fallait rentrer, «on passait par des rues bordées de garages. En grimpant sur les toits, on sautait d'un garage à l'autre. Si tu tombes, tu te fais dévorer par les alligators».

Joey est un casse-cou. «Je n'avais peur de rien.» À neuf ans, il passe en courant entre les roues d'un engin de chantier en mouvement pour épater les copains. Plus

1. Joe Biden, *Promises to Keep: On Life and Politics*, Random House, 2007.

tard, il saute à l'arrière des tramways pour décrocher la perche d'alimentation, forçant le tram à s'arrêter. Joey est aussi un gamin populaire. Il pratique le football et le baseball, dans les rues ou sur les terrains vagues. Et il a un peu tendance à jouer des poings, surtout si l'on se moque de son bégaiement. Atout considérable, il court plus vite que les autres. « *You c-c-c-c-can't catch me!* » (« Tu ne m'attraperas pas! »).

Le dimanche, après la messe, tout le monde se rassemble autour des grands-parents dans la modeste maison de North Washington Avenue. Les hommes bavardent tout l'après-midi. Ils parlent sport et politique. On aime Truman le démocrate, parce que c'est un homme sans artifice. On aime aussi le républicain Eisenhower, parce que « c'était un héros de la guerre, après tout ». Joey écoute. Il voue une admiration sans bornes à son grand-père maternel Finnegan, dont il retient quelques principes : personne n'est supérieur à personne, la politique est une question d'honneur personnel, tu donnes ta parole et tu t'y tiens. De là vient sans doute ce qu'il appellera « une notion romantique de la politique ».

Le soir, étant l'aîné des quatre enfants, c'est à lui que son père donne un dollar. Il pédale jusqu'au drugstore du coin pour acheter un demi-gallon de glace Breyer. « Je revenais et on s'installait tous dans le living-room pour regarder *Lassie*, Jack Benny et Ed Sullivan à la télévision. » Joe Biden aura toute sa vie un penchant pour les glaces.

Si le jeune Joey a confiance en lui, il le doit à sa mère. Quand, devenu vice-président, il lui annoncera que la reine d'Angleterre va lui accorder une audience, elle l'adjurera : « Ne lui fais pas la révérence. » Puis, quand c'est au tour du pape : « N'embrasse pas sa bague. Souviens-toi,

Joey de Scranton

Joey, tu es un Biden, personne n'est mieux que toi, tu n'es mieux que personne¹.»

Sa mère est toujours de son côté. Que l'on se moque du bégaiement de son fils et elle devient furie: «Si vous parlez encore une fois comme ça à mon fils, je vous arrache ce voile de la tête, vous avez compris?» La scène se passe dans le bureau du principal, Joey a onze ans et il vient de s'échapper de l'école, trois kilomètres à pied jusqu'à la maison, en larmes, parce qu'une enseignante à cornette s'est moquée de son bégaiement: «Pourriez-vous répéter, monsieur *Bu-bu-bu-bu*-Biden?» La bonne sœur s'excuse et Joey retourne en classe. Sa mère lui dit souvent: «Ne t'inquiète pas, Joey: tu es tellement beau, tellement intelligent, tu as un QI tellement élevé que ton cerveau va plus vite que ta parole.»

Son père aussi lui apprendra à affronter les coups durs. Mais d'une autre façon. Car, question coups durs, Joseph Robinette Biden premier du nom a eu son lot. Lui n'est pas né dans l'Amérique moyenne, il y est retombé. Le père de Joe Biden a vécu une jeunesse dorée – non du fait de sa naissance, mais grâce à un oncle richissime, Bill Sheen, qui a fait fortune en fournissant des joints de silicone à la marine pendant la guerre. Il a pris le jeune Joseph Biden sous son aile, comme *alter ego* de son fils Bill Sheen Jr. Les deux garçons jouent au polo, pilotent leurs avions privés pour aller chasser l'ours et l'élan dans les Adirondacks. Ils s'y connaissent en chevaux et en soirées mondaines. L'oncle Bill offre à Joe Biden Sr une splendide Buick Roadster décapotable. Le

1. *Ibid.*

beau jeune homme – il est grand – porte à merveille les derniers vêtements à la mode. Il gardera toujours ce sens de l'élégance, qu'il transmettra à son fils.

Toutefois, les affaires de l'oncle Billy périclitent avec la fin de la guerre. Joe Sr doit voler de ses propres ailes. Il investit ses économies dans un magasin de meubles, mais son associé part avec la caisse. Il veut se relancer en créant une entreprise d'épandage par avion près de New York, emménageant là-bas avec sa famille; il fait rapidement faillite. Ruinés, les Biden sont obligés de revenir à Scranton, où ils se réfugient chez leurs grands-parents. Humiliante dégringolade pour le père, qui doit affronter les sarcasmes de la belle-famille Finnegan. Persuadés de leur supériorité morale, les Finnegan ne sont pas tendres avec cet « ancien nouveau riche » qui a vécu sur un si grand pied. Le tout sur fond de querelle ancestrale... Une tante de Joe Biden lui dira: « Ton père n'est pas un mauvais homme, tu sais. C'est juste qu'il est anglais. »

Toute sa vie, le père de Joe Biden gardera au fond de ses placards sa redingote de chasse à courre, ses bottes cirées et son maillet de polo, vestiges d'une autre vie. Toute sa vie, Joe Biden portera des costumes raffinés et des pochettes impeccables. Pour que survivent au moins les apparences de la splendeur passée?

Joey a dix ans quand sa famille déménage dans le Delaware. Après avoir été réparateur chauffagiste, son père a trouvé une place de vendeur de voitures d'occasion dans cet État où il a vécu enfant. Toute la famille s'installe dans une banlieue grise. L'appartement n'a que deux chambres: quatre enfants dans l'une, les parents dans l'autre. Mais les Biden peuvent retourner à Scranton, à

220 kilomètres, pour la durée des vacances. Les copains de Joey ont à peine remarqué qu'il était parti. Et le père de famille finit par bien gagner sa vie en vendant des voitures; voilà alors les Biden qui emménagent dans une maison à Wilmington – à peine plus grande que leur appartement. Les trois garçons dorment dans des lits superposés, tous dans la même chambre, avec un oncle maternel. C'est dans cette demeure que Joe Biden passera l'essentiel de son enfance et de son adolescence.

Au milieu des années 1950, la région est en plein boom. Joe Biden se souvient encore de l'odeur âcre de la terre fraîchement retournée d'un chantier tout proche, la première fois qu'il est arrivé dans le quartier de Mayfield: « Il y avait de nouvelles maisons, de nouvelles écoles, de nouveaux modèles de voitures, de nouveaux gadgets, de nouveaux téléviseurs et de nouvelles émissions à la télé pour les gens comme nous. » Comme nous, c'est-à-dire la classe moyenne blanche, pour laquelle, selon l'expression consacrée, « *the sky is the limit* » – autrement dit, rien n'est impossible. « On se sentait en sécurité. La menace d'une invasion communiste à Mayfield paraissait aussi probable que Nikita Khrouchtchev arrivant pour dîner à la Cleavers' Kitchen Table [le restaurant du coin]. »

La famille, pourtant, n'est pas tout à fait assez riche pour permettre à Joey, l'aîné, d'entrer à Archmere, l'école privée catholique de la ville. Pour être admis, le jeune homme doit travailler sur le site même de l'établissement, l'été précédant la rentrée. « Je désherbais, je lavais les vitres, il devait y en avoir plus de deux cents. Je les lavais au vinaigre et à l'eau, avec un chiffon pour frotter et du papier journal pour faire sécher. » Joey frotte avec

acharnement parce qu'il rêve vraiment d'y aller, dans cette école. Pas tant pour sa réputation académique que pour son équipe de football américain.

Car Joe est déjà un footballeur émérite. En arrivant à Archmere, il est encore un peu fluet, mais il est extrêmement rapide. Il tient le poste de *wide receiver*, le joueur qui se place loin devant les autres et essaie d'attraper les passes du *quarterback*. On le surnomme «Hands», tant ses mains sont habiles à capter le ballon ovale. Il est aussi parfois *halfback*, toujours à l'attaque. En classe terminale, il triomphe en marquant dix *touchdowns* (l'équivalent des essais au rugby), permettant à son équipe de remporter le championnat des écoles privées de la région en terminant la saison invaincue.

Joey est un leader, sur le terrain comme à l'école. Si populaire qu'il sera élu délégué de classe en seconde, première et terminale (*sophomore, junior et senior*). Le directeur l'empêchera néanmoins de se présenter pour être élu président des élèves en dernière année : Joey a trop d'avertissements. La discipline et la dimension académique des études en général ne sont pas son truc ; il n'a pas mieux que des B. Ses années de lycée lui permettent cependant de se débarrasser de son léger handicap. Il prononce sans un accroc le discours de bienvenue aux familles pour la cérémonie de *graduation* en 1961. «J'étais enfin libéré de ce maudit bégaiement.» Lorsque le père de son copain Dave Walsh lui demande ce qu'il veut faire plus tard, il répond sans ambages : «Je veux être président des États-Unis.» *The sky is the limit.*

À la bibliothèque du lycée, il est allé consulter l'annuaire du Congrès et il a constaté que la plupart des parlementaires – ceux en tout cas qui n'étaient pas des

héritiers – étaient des avocats. Il s’inscrit donc en droit à l’université du Delaware. Et découvre ce qu’est une première année de fac pour un étudiant américain : la fête permanente. Mais, fait exceptionnel par rapport à ses condisciples, une fête sans alcool. Joey ne boit pas et ne fume pas. Il n’en a pas besoin : « Il avait toujours des petites amies, raconte sa sœur Valerie. Il était beau, intelligent, c’était un athlète. Et comme notre père vendait des voitures, il avait une nouvelle voiture tous les week-ends¹. » Les filles ne résistent pas. Lui non plus. Il pratique, selon sa sœur, « la monogamie en série ».

Il joue au football dans l’équipe des Blue Hens (la « poule bleue », curieusement, est l’emblème du Delaware) et manque de se faire renvoyer pour avoir aspergé un surveillant à l’aide d’un extincteur. Tout naturellement, ses notes sont désastreuses. Au point que son père doit intervenir. Il l’oblige à arrêter le football, un crève-cœur, et à redresser la barre coûte que coûte. Joe Biden Sr lui rappelle qu’aucun membre de la famille n’a de diplôme universitaire et que ce n’est pas le moment de flancher. Il lui répète : « N’oublie pas, Joey, tu dois décrocher un diplôme. C’est quelque chose qu’on ne pourra jamais te prendre. » On sent affleurer la blessure du père inconsolable de sa jeunesse dorée.

De fait, Joe redresse la barre. Il pourra même reprendre le football avec les « Poules bleues ». Mais, à l’arrivée, s’il obtient son diplôme, il ne sort de la fac que 506^e sur 688. Les études ne sont décidément pas son fort.

1. Jules Witcover, *Joe Biden: A Life of Trial and Redemption*, HarperCollins, 2019.

Durant l'été 1962, il vit une expérience qui le marquera. Il est maître nageur à la piscine publique Prices Run, près d'un ensemble de logements sociaux. Fait particulier, les baigneurs et les maîtres nageurs sont tous des Noirs et il est le seul Blanc. Si le Delaware n'est pas un État du Sud, la ségrégation est bien là. Et Joey n'aime pas la ségrégation. Il a passé les dix-neuf premières années de sa vie à croiser des Noirs sans presque jamais pouvoir leur parler. Selon ses copains de lycée, le jeune Joe Biden défendait souvent les droits des Noirs – à distance. Là, selon son propre aveu, c'est « la première fois que je devenais ami avec des Noirs ». Le soir, à la fermeture de la piscine, il joue au basket. De nouveau, il est le seul Blanc sur le terrain. Une découverte mutuelle : « Je réalise que c'est la première fois qu'ils côtoient un Blanc. » Pas d'agressivité, simplement de la curiosité : « Les gamins s'amusaient à m'asperger les jambes pour voir mes poils friser en séchant au soleil. "Où habites-tu ? Comment sont les filles blanches ? Qu'est-ce qu'elles font et ne font pas ?" » Joe Biden raconte qu'il avait l'impression d'un échange avec des étudiants d'un pays étranger. Un jour, un ami lui demande :

« Est-ce que tu aurais un jerrican ? »

— Non. Pourquoi est-ce que j'en aurais un ? Pourquoi en as-tu besoin ?

— Je dois aller voir ma grand-mère en Caroline du Nord et, là-bas, je n'aurai pas le droit de m'arrêter dans la plupart des stations-service. »

Joe Biden n'oubliera jamais son expérience à la piscine Prices Run. Le temps d'un été, il est passé de l'autre côté de la barrière.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/larchipel

Achévé de numériser en août 2020
par Atlant'Communication